



**HAL**  
open science

# L'usage du terme diaspora en référence à l'Asiedu Sud : éléments de généalogie

Aurélie Varrel

► **To cite this version:**

Aurélie Varrel. L'usage du terme diaspora en référence à l'Asiedu Sud : éléments de généalogie. DESI La Revue. Diasporas: Études des singularités indiennes, 2019, L'Inde de leurs textes : littératures d'Asie du Sud en diaspora, 4, pp.23-32. halshs-02927804

**HAL Id: halshs-02927804**

**<https://shs.hal.science/halshs-02927804>**

Submitted on 15 Sep 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**TITRE** : L'usage du terme diaspora en référence à l'Asie du Sud : éléments de généalogie

**Titre provisoire : La rencontre entre l'Inde et le terme diaspora : éléments de généalogie d'un cheminement**

Aurélie Varrel  
CNRS, CEIAS (UMR 8564)

## **Résumé**

L'article dessine une généalogie de l'emploi du terme de diaspora qui s'est imposé au cours des trois dernières décennies en référence à l'Asie du Sud, en s'appuyant principalement sur le cas indien. Il retrace le processus par lequel il s'est imposé, dans un contexte de profusion intellectuelle et éditoriale, et qui a été parachevé par son entrée dans le répertoire sémantique de l'Etat indien même. Il fait état des critiques et débats qu'il continue à susciter. En conclusion il propose une définition *a minima* qui puisse servir de point de départ pour penser les productions culturelles que cette forme socio-spatiale particulière produit et suscite.

**Mots-clés** : diaspora ; Inde ; politique ; épistémologie ; tournant diasporique

L'emploi du terme de diaspora en référence à l'Asie du Sud ou à un des pays de la région s'est imposé au cours des deux dernières décennies, par-delà le champ des sciences humaines, dans le discours politique, officiel et médiatique. Sa diffusion s'est accompagnée de discussions, d'appropriations et de déclinaisons qui ont participé d'une dilution de son sens. Or parler de diaspora en référence à l'Inde comme à l'Asie du Sud n'allait pas de soi voici encore vingt ans : il s'agit d'une évolution terminologique et conceptuelle rapide, que nous proposons de retracer ici. Cet article « de cadrage » s'attache à dessiner une généalogie de l'emploi du terme de diaspora et de son acclimatation à l'Asie du Sud, sans pour autant faire de détour par l'histoire. Au fil de l'article nous nous appuyerons surtout sur l'émergence et les débats autour de la catégorie « diaspora indienne » et les processus de légitimation par lesquels elle est passée dans les champs scientifique et politique. Nous montrerons que son usage a fait l'objet de discussions, appropriations et réinventions, dans un contexte de profusion intellectuelle et éditoriale, et nous poserons la question de sa valeur opératoire aujourd'hui, trois décennies après le tournant diasporique des études migratoires.

### 1. De la Grèce à Israël : cheminement d'un terme longtemps méconnu

Le mot « diaspora » est un terme grec qui signifie « dispersion ». Il est présent dans la Bible des Septante, texte grec du troisième siècle avant Jésus-Christ. Il est fréquemment présenté comme relatif à la dispersion des Juifs et à l'Exode après la première destruction du temple de Jérusalem, et donc associé à la chute, à la persécution, au trauma. Or ce terme avait déjà été utilisé en grec antérieurement, pour décrire le phénomène de dispersion de la population grecque sur les îles et les littoraux de l'Asie mineure, au fil des conquêtes militaires et des nouvelles implantations. De plus comme l'a montré Stéphane Dufoix (2011), dans la Bible des Septante il apparaît douze fois seulement et n'est pas employé en référence à l'exode, lui-même traduit par un terme qui signifie exil, mais pour désigner des actes divins : c'est ce qui attend les Juifs au cas où ils ne respecteraient pas les commandements. Le terme de « diaspora » n'entre en fait dans la tradition juive, dans l'acception qui lui est attribuée communément, que plus tard, après la seconde destruction du temple de Jérusalem en 70 ap. J.-C. À peu près en même temps, il est mentionné à trois reprises dans le Nouveau Testament, pour désigner les communautés chrétiennes dispersées qui attendent le Messie. Il est très rarement utilisé jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle et durant toute cette période son emploi reste confiné à la

description de la situation de minorités religieuses, en particulier des Églises chrétiennes persécutées en Europe, et il entre dans les dictionnaires européens dans cette acception.

Le terme diaspora réapparaît au cours des années 1960, dans le contexte du mouvement pour les droits civiques, pour évoquer le sort des descendants d'esclaves africains. Il entre par cette voie dans le répertoire lexical d'intellectuels engagés qui associent une population dispersée à un territoire de référence, l'idée d'une origine commune, ainsi qu'un désir de retour (Chivallon 2004). Toutefois le terme reste employé dans des cercles intellectuels et militants très circonscrits et de manière descriptive. Il est approprié par les sciences sociales lorsque les recherches sur les migrations internationales se développent à partir des années 1980. Le débat s'ouvre autour de la définition de ce qu'est une diaspora. Gabriel Sheffer dans l'ouvrage qu'il dirige en 1986 *Modern Diasporas in International Politics* met en évidence l'existence historique de groupes caractérisés par le maintien d'une identité forte en dépit de la dispersion spatiale, une organisation distincte dans et entre les groupes, et le maintien de liens réels ou symboliques forts avec la terre d'origine. En réponse au débat ouvert par Sheffer, dans le premier numéro de la revue *Diaspora* lancée en 1991, William Safran, qui trouve que le terme risque de se galvauder, pousse plus loin l'effort définitionnel et dessine une catégorisation assez rigide, où l'emploi du terme diaspora est réservé à des groupes se sentant en exil et minorisés. Il insiste sur l'importance du mythe du retour et du rapport au pays d'origine (*homeland*). Le référentiel juif pèse sur les travaux de Sheffer qui est professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, comme sur ceux de Safran, et polarise le débat. Ces vives discussions contribuent à structurer le champ des *diaspora studies*. Il faut attendre *Global Diasporas : An introduction*, premier volume d'une collection que publie à partir de 1997 Robin Cohen chez Routledge pour observer une évolution des termes du débat. Il y propose une typologie plus ouverte des diasporas, où figure la diaspora indienne, identifiée comme une « diaspora de main-d'œuvre ». Il parle là des groupes de descendants d'engagés de l'époque coloniale, qui sont connus notamment grâce aux travaux historiques publiés dans les années 1970 par Hugh Tinker (1977).

## 2. La diaspora et les indianistes

Alors que le débat est vif, le transfert de ce nouveau paradigme vers l'anthropologie de l'Asie du Sud s'opère dès le tournant des années 1980-1990, à l'initiative d'universitaires vivant en Grande-Bretagne. Le terme de diaspora était jusque-là quasiment absent des travaux sur les migrations en ou depuis l'Asie du Sud. L'ouvrage de Gabriel Sheffer comporte certes une

contribution d'Arthur Helweg sur la diaspora indienne, mais elle passe totalement inaperçue. L'historien Hugh Tinker parle de « South Asians overseas » et n'a jamais employé le terme diaspora, alors même que l'image du banyan aux multiples racines évoque directement la dispersion. « South Asians overseas » est d'ailleurs le titre d'un colloque international qui a lieu à Cambridge en 1987, puis de l'ouvrage qui rassemble une partie des contributions, dirigé par Colin Clarke, Ceri Peach et Steve Vertovec et publié en 1990 aux Presses universitaires de Cambridge. Certes l'introduction de plus de trente pages s'intitule « Themes in the study of the South Asian Diaspora » mais le terme diaspora n'est mentionné qu'une seule fois dans le texte, à la page 21, sans aucune référence aux débats en cours ni élément de définition. Mais lorsque Steve Vertovec dirige ce qui est peu ou prou l'édition indienne de ces actes de colloque, qui paraît en 1991 à New Delhi chez Oxford University Press, l'ouvrage s'intitule *Aspects of the South Asian Diaspora*. Toutefois l'introduction ne fait de nouveau pas état du débat en cours ni ne justifie l'emploi de ce terme. Celui-ci est par la suite entériné dans le titre d'une série de publications importantes portant sur l'Asie du sud : *Nation and Migration. The politics of space in the Indian diaspora*, dirigé par Peter van der Veer, en 1995 ; *The Hindu diaspora. Comparative patterns* que Steve Vertovec fait paraître dans la collection de Robin Cohen en 2000 ; *Community, empire and migration. South Asians in diaspora*, dirigé par Crispin Bates, en 2001. Les introductions de ces ouvrages de nouveau n'entrent pas vraiment dans le débat sur la diaspora, ils se contentent d'employer le terme. Son appropriation par des historiens et anthropologues britanniques semble soit être déconnectée du débat en cours, soit relever d'une stratégie d'évitement calculée. C'est seulement dans l'introduction de l'ouvrage collectif *Culture and Economy in the Indian Diaspora*, dirigé par Colin Clarke, Gurharpal Singh et Steve Vertovec, et qui fait suite à une conférence qui a eu lieu à New Delhi en 2000, que l'on trouve une discussion assez brève de la pertinence du terme de diaspora pour des populations sud-asiatiques. Gurharpal Singh y revient sur les critères de définition des diasporas et discute de son application au cas indien, en s'appuyant sur les écrits de Robin Cohen, sans éluder les difficultés et les limites. Il en identifie particulièrement deux : d'une part l'absence d'un quelconque mythe de retour vers la patrie (*homeland*), sur lequel Sheffer, Safran et Cohen insistent ; d'autre part l'extrême diversité de cette diaspora si elle existe, une question dont il se débarrasse toutefois rapidement en y voyant une réplique de la pluralité de l'Inde elle-même (p. 3-5).

Le nom de l'anthropologue Steve Vertovec revient sans cesse dans la liste qui vient d'être dressée. C'est une figure de passeur paradoxale : en 1999 il publie dans la revue *Diaspora* un

texte important « Three meanings of diaspora exemplified among South Asian religions », dont le contenu relève surtout de l'anthropologie religieuse. Mais dans le même temps il prend part au débat théorique qui se déroule dans les pages des revues scientifiques spécialisées, pour défendre l'approche transnationale. Celle-ci a été élaborée aux États-Unis dans les années 1990 et est en quelque sorte la rivale des « diaspora studies », en offrant une porte de sortie aux apories définitionnelles de celle-ci, tout en entretenant des rapports de proximité pas toujours bien élucidés. Ainsi Vertovec écrit dès 1999 dans la revue *Ethnic and Racial Studies* : « les diasporas dispersées d'antan sont devenues aujourd'hui des communautés transnationales s'appuyant sur toute une gamme de modes d'organisation sociale, de moyens de se déplacer et d'outils de communications »<sup>1</sup> (p. 4). Il rejoint ici l'assertion de Kachig Tölölyan, autre fondateur de la revue *Diaspora* : « les diasporas sont les communautés modèles du moment transnational » (cité par Antebi-Yamini et Berthomière, 2005, p.14). Après l'ouvrage de 2003, Steve Vertovec ne publie du reste plus spécifiquement sur l'Inde ou la diaspora indienne, tandis qu'il devient une référence des recherches sur le transnationalisme, en tant que directeur dès 1997 à l'université d'Oxford du grand programme « Transnational Communities » - qui a d'ailleurs financé en partie la conférence de New Delhi en 2000 !

Aussi dans l'introduction de *Society and Circulation* Claude Markovits et ses co-auteurs Jacques Pouchepadass et Sanjay Subrahmanyam, qui n'utilisent que peu ce terme et seulement en référence à ce qu'ils nomment des « diasporas marchandes », ont-ils beau jeu de souligner le rôle joué par les universitaires britanniques et indiens installés aux États-Unis dans le développement des *diaspora studies* (2003, p. 7). Mais le terme est alors déjà en train de dépasser le cadre des débats académiques.

### 3. Et l'État indien découvre sa diaspora

La notion de diaspora devient opératoire au tournant des années 1990-2000 avec sa récupération dans le champ politique en Inde même. L'arrivée au pouvoir du BJP en 1998 fait passer au premier plan un projet nationaliste qui, en privilégiant une conception essentialiste de l'indianité, permet de renouer avec les descendants d'Indiens émigrés, que l'idéologie nehruvienne avait mis à distance. Le gouvernement met en place un Haut Comité sur la Diaspora [High Level Committee on the Indian Diaspora] qui remet en 2001 un rapport en

---

<sup>1</sup> « the dispersed diasporas of old have become today's transnational communities sustained by a range of modes of social organization, mobility and communication ».

forme de feuille de route, en grande partie appliquée depuis. Alors que les estimations universitaires du début des années 1990 évoquaient une diaspora d'une douzaine de millions de personnes, le rapport parle de 25 millions de personnes, soit un bond remarquable. Ce « tournant diasporique »<sup>2</sup> de l'État indien est rapide : création d'un statut de *Person of Indian Origin* dès 1999, complété en 2005 par l'*Overseas Citizenship of India* ; mise en place d'un ministère dédié (*Ministry of Overseas Indians Affairs*) ; création de rencontres annuelles (*Pravasi Bharathya Diwas*) très médiatisées qui sont inaugurées par des ministres lorsque ce n'est pas par le Premier Ministre ou le Président de la République en personne. La diaspora devient un horizon de la politique étrangère et économique indienne, qui s'adresse ouvertement aux communautés d'origine indienne de l'île Maurice et de l'Afrique de l'Est pour étendre son influence autour de l'Océan indien. Aux *Pravasi Bharathya Diwas* chaque année sont distinguées des personnalités immigrées ou d'origine indienne. Le BJP lui-même reçoit beaucoup de financements des immigrés indiens des États-Unis. Dans le champ universitaire un « centre d'étude de la diaspora » (*Centre for the Study of the Indian Diaspora*) à l'université d'Hyderabad est financé par le gouvernement fédéral, dont le fondateur n'a été formé nulle part ailleurs qu'à la SOAS à Londres. Le sujet devient une catégorie éditoriale à part entière puisque les éditeurs publient à tour de bras des ouvrages sur la diaspora aux contenus très inégaux, mais qui se vendent bien. Il est intéressant de noter que ce tournant politique et idéologique n'a pas été remis en cause lors du retour au pouvoir du Parti du Congrès de 2004 à 2014, mais poursuivi bien au contraire. On peut l'interpréter comme un pragmatisme des technocrates et des politiciens, qui suivent ainsi les exemples d'autres pays tels que la Chine, et comme un répertoire d'actions orienté vers le *soft power* devenu banal au vingt-et-unième siècle (Carsignol, 2011). On observe ainsi une appropriation éémique du terme, qui s'opère après sa mise au goût du jour par le monde universitaire dans un mouvement de récupération par des courants ethno-nationalistes, alors qu'ils accèdent au pouvoir et sont donc en quête d'éléments pour forger leur propre rhétorique.

#### 4. Destinée du terme

Alors même que le « tournant diasporique » de l'État indien semble avoir donné une légitimité officielle au terme, dans les années 2000 des critiques fortes persistent dans le champ universitaire. Deux critiques fréquentes sont soulevées notamment par les géographes français Éric Leclerc et Frédéric Landy, ayant un peu de recul sur les modes intellectuelles du

---

<sup>2</sup> Selon l'expression de la politiste et journaliste Ingrid Therwath (2008).

monde anglo-saxon, qui ont beau jeu de souligner le faible potentiel opératoire du terme. Le premier questionne la pertinence du référent national, et lui reproche d'oblitérer les appartenances régionales qui sont souvent beaucoup plus pertinentes à l'intérieur des communautés diasporiques, où le sentiment d'appartenance sera plutôt kéralais, punjabi ou télougou (2008). Ce sont autant de lignes de fractures évoquées aussi dans l'introduction de *Culture and Economy in the Indian Diaspora* (2003). Dès 2003, Frédéric Landy et Brij Maharaj de leur côté soulignent la différence de traitement politique entre les groupes issus de l'émigration d'époque coloniale et les émigrés récemment partis. Les premiers n'ont parfois pu maintenir que difficilement des relations avec l'Asie du Sud à cause de l'éloignement, de la pauvreté et de la politique pré-1998. Beaucoup de ceux-là ne peuvent en outre bénéficier des nouveaux statuts octroyés par l'État indien, qui permettent d'aller en Inde librement, car ils ne peuvent produire les documents établissant leur ascendance indienne avec certitude. C'est par exemple le cas des Indo-réunionnais, car les archives coloniales ont brûlé. Pour ces raisons le géographe Pierre-Yves Trouillet en 2015 choisit encore de n'utiliser le terme de diaspora qu'entre guillemets.

La littérature académique anglo-saxonne elle aussi est parcourue par ces réserves, ce qui a pour résultat une prolifération terminologique au fil de la parution de grands ouvrages collectifs qui tentent de tracer les contours de la, ou des diasporas indiennes : « *old/ new* » diaspora, « *neo-diaspora* » ... (Koshy *et al.*, 2008 ; Raghuram *et al.*, 2008). Ces discussions universitaires sont concomitantes de l'appropriation du terme par les *cultural studies*. Des auteurs tels que Paul Gilroy et Stuart Hall voient dans la diaspora la possibilité de penser les complexités, les parcours multiples et flottants, contre la fixité des assignations identitaires et spatiales du modèle stato-centré (Dufoix, 2011). Il semble difficile à la fin des années 2000 d'accorder crédit à ce terme devenu un mot-valise. Au terme d'une phase d'emballement intellectuel et éditorial dans les années 2000, le terme semble tout à la fois être passé dans le glossaire courant des médias, quelque peu délaissé dans celui des sciences humaines et sociales, mais aussi inscrit dans de nouvelles perspectives. Ainsi les publications plus récentes, moins nombreuses, remettent en avant la référence à l'Asie du Sud, un tournant intellectuel qu'avait annoncé Anouck Carsignol (2011). En sont de bonnes illustrations le riche *Handbook of South Asian Diaspora* dirigé par Joya Chatterji et David Washbrook (2013) et la revue *South Asian Diaspora* publiée depuis 11 ans chez Taylor and Francis, qui mêle sciences sociales et analyses d'œuvres littéraires portant sur des communautés



diasporiques ou écrites par des auteurs qui se considèrent comme appartenant aux diasporas de l'Asie du Sud.

Pour clore cet essai sur la généalogie du terme diaspora, on proposera une définition qui puisse à la fois faire consensus et constituer un socle commun d'analyse pour les sciences humaines et sociales. La diaspora serait un phénomène migratoire socio-spatial caractérisé par la dispersion de populations dans plusieurs États-nations distincts, en groupes qui maintiennent des liens entre eux et éventuellement avec le lieu d'origine, dans lequel tous se reconnaissent. L'échelle de ce lieu de référence peut varier d'un État-nation (éventuellement disparu) à une région. Cette définition *a minima* peut servir de point de départ pour penser certaines formes d'organisations sociales et les productions culturelles qu'elles génèrent en migration. La composition et l'extension d'une diaspora sont historiquement mouvantes, ce qui amène parfois des groupes de même origine à coexister, dont l'ancienneté sur place et la trajectoire sont fort différentes : de telles coexistences sont décrites par Amitav Ghosh peignant Singapour au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, ou Deepak Unnikrishnan pour les Émirats Arabes Unis. Quant à la question de la conscience d'une origine commune et d'un éventuel désir de retour, que Gurharpal Singh (2003) déclarait avec aplomb quasi inexistant dans la diaspora indienne voici désormais une vingtaine d'années, elle est tout autant soumise à évolution, suivant les mutations de l'image que renvoient l'Inde, son économie et sa culture au reste du monde.

## **Bibliographie**

Anteby-Yamini, Lisa; Berthomière, William; Sheffer, Gabriel (eds.) (2005) *Les diasporas. 2000 ans d'histoire*, Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Bates, Crispin (ed.) (2001) *Community, Empire and Migration: South Asians in diaspora*, London : Palgrave Macmillan.

Carsignol, Anouck (2011) *L'Inde et sa diaspora. Influences et intérêts croisés à l'île Maurice et au Canada*, Paris : Presses Universitaires de France.

Chatterji, Joya; Washbrook, David (eds.) (2013) *Handbook of the South Asian Diaspora*, Londres : Routledge.

Chivallon, Christine (2004) *La diaspora noire des Amériques : expériences et théories à partir de la Caraïbe*, Paris : CNRS Éditions.

Clarke, Colin; Peach, Ceri; Vertovec, Steven (eds.) (1990) *South Asians Overseas. Migration and Ethnicity*, Cambridge : Cambridge University Press.

- Cohen, Robin (1997) *Global Diasporas: An introduction*, Londres : Routledge.
- Dufoix, Stéphane (2011) *La Dispersion. Une histoire des usages du mot diaspora*, Paris : Editions Amsterdam.
- Koshy, Susan; Radhakrishnan, Rajagopal (eds.) (2008) *Transnational South Asians: the making of a neo-diaspora*, New Delhi: Oxford University Press.
- Landy, Frédéric; Maharaj, Brij ; Mainet-Valleix, Hélène (2004) “Are People of Indian Origin (PIO) “Indian”? A case study of South Africa”, *Geoforum*, 35(2), pp. 203-215.
- Leclerc, Éric (2008) « Peut-on parler d'une diaspora indienne ? », *L'Information géographique*, 72(1), pp. 70-83.
- Markovits, Claude; Pouchepadass, Jacques ; Subrahmanyam, Sanjay.(eds.) (2006) *Society and circulation: Mobile people and itinerant cultures in South Asia, 1750-1950*, Londres : Anthem Press.
- Parekh, Bhikhu; Singh, Gurharpal; Vertovec, Steven (eds.) (2003) *Culture and Economy in the Indian Diaspora*, Londres: Routledge.
- Raghuram, Parvati; Sahoo, Ajay Kumar; Maharaj, Brij; Sangha, Dave (eds.) (2008) *Tracing an Indian Diaspora. Contexts, Memories, Representations*, London: Sage.
- Safran, William (1991) Diasporas in modern societies: Myths of homeland and return, *Diaspora: A journal of transnational studies*, 1(1), pp. 83-99.
- Sheffer, Gabriel (ed.) (1986) *Modern diasporas in international politics*, New York: Saint Martin's.
- Therwath, Ingrid (2008) *L'État face à sa diaspora : stratégies et trajectoires indiennes*, Thèse de doctorat, IEP, Paris.
- Tinker, Hugh (1977) *The Banyan Tree. Overseas Emigrants from India, Pakistan and Bangladesh*, Oxford: Oxford University Press.
- Trouillet, Pierre-Yves (2015) « Les populations d'origine indienne hors de l'Inde. Fabrique et enjeux d'une 'diaspora' », *Géoconfluences*, URL : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-regionaux/le-monde-indien-populations-et-espaces/articles-scientifiques/diaspora-indienne>
- Van der Veer, Peter (ed.). (1995) *Nation and migration. The politics of space in the South Asian diaspora*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Vertovec, Steven (1991) *Aspects of the South Asian Diaspora*, New Delhi : Oxford University Press.
- Vertovec, Steven (1997) “Three meanings of ‘diaspora’, exemplified among South Asian religions”, *Diaspora: A Journal of Transnational Studies*, 6(3), pp. 277-299.
- Vertovec, Steven (1999) “Conceiving and researching transnationalism”, *Ethnic and racial studies*, 22(2), pp. 447-462.
- Vertovec, Steven (2000) *The Hindu Diaspora: comparative patterns*, Londres : Routledge.

